

INTERVIEW LAURENT MAUVIGNIER

Module 02 : Passer du non-dit au dit

Votre livre décrit de manière très crue un certains nombres de scènes horribles qui ce sont produites pendant la Guerre d'Algérie. Les nerfs du lecteur sont mis à l'épreuve. Pourquoi ce caractère très direct, cette crudité ? Est-ce que vous recherchez une sorte d'esthétique de la violence ? Est-ce que c'est plutôt le mal qui vous intéresse ?

Il y avait la question de la limite. Que décide-t-on de montrer ou de ne pas montrer ? Comme c'est une guerre qui est une non-guerre dont on a toujours dit qu'elle n'avait pas ce nom-là.

On disait « les évènements »

On a vu des images. En me documentant simplement, j'ai appris des choses, par exemple l'utilisation du napalm. Je croyais que cela n'avait été fait qu'au Viêt Nam. Et pas du tout, la France a utilisé le napalm sans problème. Ce sont des images que les algériens connaissent très bien. Je me suis demandé qu'est-ce que l'on m'avait appris à l'école ? Ce n'est quand même pas possible de ne pas être au courant de cela. J'ai lu beaucoup de choses sur cela et puis je me suis dit qu'à un moment, il faut dire les choses comme elles sont et rendre compte aussi que la peur n'est pas basée sur rien. Elle est basée sur une vraie violence. Pour moi, la question était de se mettre en face des choses, au pied du mur.

Vous êtes là dans la posture d'un écrivain réaliste, qui rencontre du réel.

Qui rencontre du réel, oui.

Qui témoigne. Qui dit ce que d'autres n'ont pas dit.

Oui, mais mon problème est, comment fait-on, quand on est baigné sous des tonnes de livres tous les ans et puis cela passe, on a plein de lectures, c'est agréable. On lit puis on oublie. Moi je n'ai pas envie de faire des livres que l'on oublie dans la seconde où on les a lus.

Rassurez-vous ! On ne les oubliera pas.

Surtout que dans les histoires, par exemple la mort, dans la guerre, est une chose banale. C'est cela qui est terrifiant. C'est que cela devient banal dans la vie des gens. Donc effectivement, il faut être très précis. Quand les gens décrivent des scènes, quand on a des descriptions, c'est toujours extrêmement précis.

Cela veut dire que près d'un demi-siècle après, il y a encore beaucoup de choses à révéler. Ça veut dire que cette guerre a provoqué un effet de sidération. Ces choses étaient indicibles

Elles sont indicibles parce qu'elles n'ont pas été montrées. On ne les a pas vu, il n'y a pas d'images.

Donc l'écrivain a une responsabilité particulière.

Là où il y avait une responsabilité, c'était de ne pas dire les gentils ce sont eux, les méchants se sont eux, distribuer les bons points, les mauvais points, etc. Parce que cinquante ans après, c'est toujours facile de dire qui avait raison, qui avait tort. Je voulais me mettre dans une situation un peu différente et essayer de regarder. C'était très compliqué, même dans la réécriture du livre, à la fin, parce que ce que j'avais comme problème, c'est que l'on avait l'impression que des jeunes français arrivaient en Algérie, qu'ils étaient purs et innocents et que des méchants algériens tranchaient la gorge de leurs copains et que du coup, eux devenaient violents. Donc on avait l'impression que leur violence à eux était une réponse à une violence qui était...

Une violence suscitée...

Du coup ce n'était pas possible. Il m'a fallu beaucoup de temps avant de comprendre que ce qu'il fallait faire, c'était montrer des gens qui entrent dans un conflit qui a déjà commencé et qui a commencé depuis 132 ans en réalité.

Cela veut dire que la cruauté et la bonne volonté sont également partagées.

Même, par exemple, dans la bonne volonté des français, il y a une espèce de racisme bien pensant. Il y a plein de choses, c'est très complexe.

On passe de l'héroïsme, en effet, à la haine.

Le problème du romancier, c'est de simplement mettre des gens en situation.

Est-ce que le titre, Des Hommes, ne dit pas un peu ça déjà ? Des hommes, de part et d'autre. Des hommes, j'imagine, au sens êtres humains.

Oui bien sur. Il y avait cela, mais aussi une polysémie dans le titre qui me plaît bien parce qu'il y a quelque chose qui est très présent, peut-être qu'on ne le dit pas assez, c'est une génération de jeunes gars de vingt ans. Leur grand-père a soixante ans et a connu la guerre de 14-18, donc il a connu la Grande Guerre. Il y a le père qui a connu la France avec ses histoires de résistance. Le grand-père et le père, ce sont tous des héros.

Ce sont peut-être des héros qui peuvent dire, comme Rabut à sa femme, page 268 : « Tu sais, on pleure dans la nuit parce qu'un jour on est marqué à vie par des images tellement atroces qu'on sait pas se le dire à soi-même. ».

Oui

C'est cette sidération dont on parlait tout à l'heure.